

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleu ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE  
**MAITRE**  
 — DE —  
**FRANÇAIS**  
 REVUE LITTÉRAIRE

MENSUELLE

---

SOMMAIRE

1. Au public. — 2. Chronique, par LOUIS TESSON. — 3. La pêche à la ligne (poésie), par FRANÇOIS PONSARD. — 4. Alphonse Daudet, par ALBERT D'ALFONCE. — 5. Le naturalisme et l'ideal, par PIERRE LOTI. — 6. Chronique littéraire, par EDOUARD PETIT. — 7. Notre Snobisme, par JEANNE D'ANTILLY. — 8. La fuite des heures (poésie), par PAUL BOURGET. — 9. Ecrivains et Artistes, par C. LEGLANEUR. — 10. Pensées et Maximes. — 11. La comédie politique, par ALFRED CAPUS. — 12. Dessous de la vie parisienne, par MAXIME PARRÉ. — 13. Ça et là, par NEMO. — 14. Mots pour rire.
- 2 ILLUSTRATIONS: 1. Pont de Saint Jean, N. B. — 2. New Westminster, B C
- 

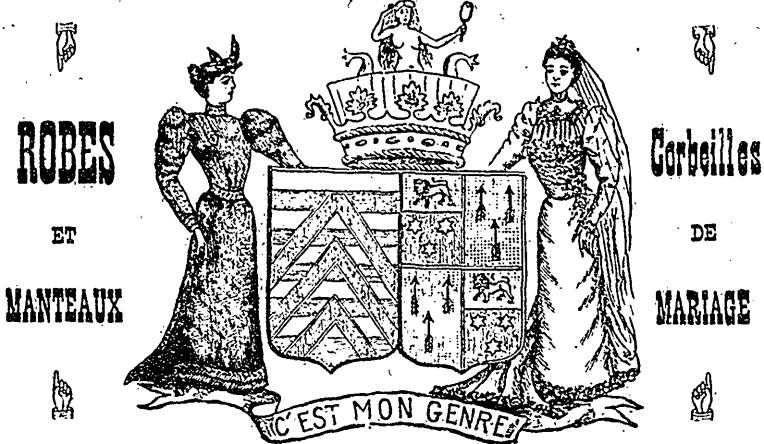
Montréal

PUBLIÉ PAR LOUIS TESSON & CIE

No 2263, RUE STE-CATHERINE

# MADAME GEORGE & Cie

709 North Howard Street



**BALTIMORE, MD.**

## MME DE FRONDAT

**ROBES ET MANTEAUX**

EVENING DRESSES A SPECIALTY

911 MADISON AVENUE

**Baltimore, Md.**

### Mme MERMET

**Modes de Paris**

*Robes et Manteaux pour Dames  
et Enfants*

FUR CLOAKS A SPECIALTY

846 N. Howard Street  
**BALTIMORE, MD.**

### School of Languages

728 N. HOWARD STREET.

BALTIMORE, MD.

H. ROGÉ, A.B.S.B., - Director.

### MLLE C. ABRY

French Teacher

205 W. 43RD STREET  
NEW YORK

# A. F. BORNOT

**Teinturier - Degraisseur**

S. E. Corner 17th and Fairmount Avenue, - PHILADELPHIA

SUCCURSALES :

1535 Chestnut Street, 113 S. Tenth Street, 1623 Columbia Ave., PHILADELPHIA

716 Market Street, WILMINGTON, DEL., et

1103 G. Street, N. W., WASHINGTON, D. C.

**Spécialité de Nettoyage à Sec et Détachage**

**DEMI-NEUF POUR DENTELLES EN TOUS GENRES**

**... RIDEAUX, COUVERTURES, TAPIS, TENTURES ...**

*Remis à neuf.*

**TEINTURE - EN - NOIR - ET - COULEURS**

## HOTEL BUCHY

Pension Française

**Vins, Liqueurs et Cigares**

De Premier Choix

CHAMBRES GARNIES, PRIX MODÉRÉS

253 SOUTH SIXTH ST.

PHILADELPHIA, PA.

N. BUCHY, - Propriétaire.

## A. CARON

**Cordonnier**

*Pour Dames, Demoiselles,  
Messieurs et Enfants*

Commandes sur Mesure pour Bottines et  
Pantoufles, - Prix Modérés

710 South Thirteenth Street

PHILADELPHIA, PA.

*H. L. Rivard,*

*French Merchant Tailor,*

110 S. Twelfth St.,

*Philadelphia.*

## MISS E. D. HAMMOND

**MODISTE**

221 S. 9th Street, Philadelphia

**ROBES**

*Tailor-Made Suits, Tea-Gowns,  
Wraps, Riding Habits,*

**FANCY DRESSING SACQUES**

Reception and Evening Costumes  
a Specialty.

# ALFRED GEROT

## Restaurant Français

A LA CARTE

CONSOMMATIONS : DE : PREMIER : CHOIX

285 Washington Street, près Swan

**BUFFALO, N.Y.**

---

## Restaurant Français

**ALEXIS BOUSQUET**

105 W. 29th STREET (près 6me Avenue), NEW-YORK

MAISON DE PREMIER ORDRE

Table d'Hôte avec Vin et Cafe : - - - Dejeuner, 40c. Diner, 50c.

Vins, Liqueurs et Cigares Importés

DE PREMIÈRE QUALITÉ

---

## HOTEL DE PARIS

**76 Christopher St. - NEW-YORK**

*A Proximité des Bateaux et du Centre de la Ville*

**BELLES CHAMBRES DE 75c. à \$2.00**

Table d'Hôte (sans rivale) avec vin, 50c.

CAFÉ, JARDIN D'ÉTÉ.

BUREAU DE TÉLÉGRAPHE.—Seul Hôtel de New-York ayant des prix français.

**H. J. MATSON**

*Ex-Sommelier du Paquebot "La Touraine", Propriétaire.*

---

## L. TRIPAULT

**92 W. HOUSTON STREET, - NEW-YORK**

Importateur de Vins Français et Liqueurs

*Vins purs de Californie reçus directement des vignobles et vendus au plus bas prix.*

**LE P'TIT BLEU**, vin sans rival, seulement 65c. le gallon.

**DEPOT DU CELEBRE WHISKEY PICKWICK CLUB**

☞ Gros, demi gros et détail.

☞ Expéditions à l'intérieur.

# HOTEL DUQUESNE

(European Plan)

PITTSBURGH, U.S.A.

WM. WITHEROW,  
*Proprietor.*

## JULES DOUX

Maison Française de

Teinturerie et de Degraissage

FONDEE EN 1852

233 BLEECKER STREET

UTICA, N. Y.

Succursales à Watertown, Saratoga Spr'gs.  
et dans les principales villes des  
Etats-Unis.

Circulaire envoyée *franco*, sur demande.

## CAFÉ FRANÇAIS

Vins, Liqueurs et Cigares

De Première Qualité

SALLE DE BILLARDS

470 6<sup>ME</sup> AVENUE, - NEW-YORK

*Entre 28<sup>me</sup> et 29<sup>me</sup> rue*

VICTOR FRANCEZ, Propriétaire.

## Burdock BLOOD BITTERS CURES CONSTIPATION.

Constipation or Costiveness is an annoying and dangerous complaint caused by irregularity of the bowels, which produces disastrous results to health, causing biliousness, bad blood, dyspepsia, etc. B.B.B. acts perfectly to cure constipation and remove its effects. If you have never tried it, do so now.

**IT NEVER FAILS.**

"Was very bad with Costiveness, and one bottle of Burdock Blood Bitters cured me. Would not be without it."  
Mrs. Wm. Finley, Jr., Bobcaygeon.

## MISS HALSTEAD'S

Private School

FOR CHILDREN and OLDER GIRLS

1429 20<sup>th</sup> STREET

Corner of P. Street, N. W.

WASHINGTON, D.C.

## Pension Française

Maison de premier ordre

1804 H. STREET, WASHINGTON, D.C.

H. SIBILLE, - Propriétaire

## THE FRENCH TEACHER

Sent on receipt of TEN CENTS in postage stamps.

Address: LOUIS TESSON,  
29 Mansfield St., Montreal.

# HOTEL RICHELIEU

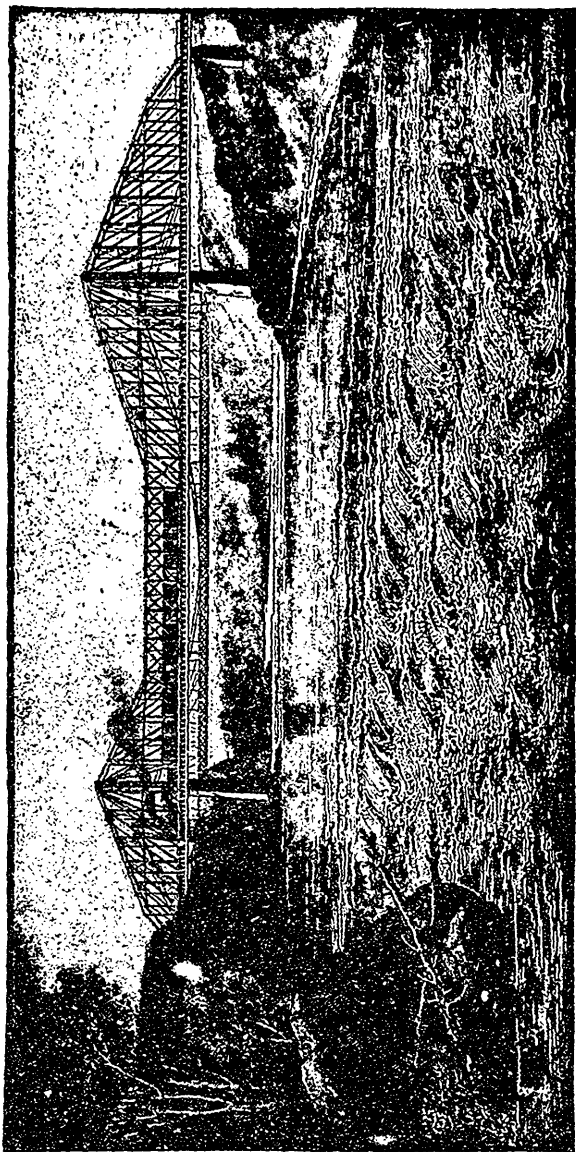
*Chambres et Appartements Élégamment Meublés à PRIX MODÉRÉS*

Restaurant à la Carte et Table d'Hôte sans pareille

DEJEUNER et DINER, 50c., VIN COMPRIS

No. 12 CLINTON PLACE (*près Broadway*), NEW-YORK

ROUJON & DRIVET, Propriétaire



PONT DE SAINT-JEAN, N.B.

## AU PUBLIC

---

Avec son prochain numéro le MAITRE DE FRANÇAIS entre dans sa deuxième année. A cette occasion, nous tenons tout d'abord à remercier nos compatriotes et amis, les Français, les Belges, les Suisses, les Canadiens-français, ainsi que les Anglais et les Américains, qui nous ont donné leur appui. Nous espérons que ces derniers, en particulier, ont été satisfaits de nos efforts pour leur faciliter l'étude de la langue française.

En reconnaissance de ce patronage et pour activer son œuvre, la direction de la revue a décidé de réduire le prix de son abonnement à 75 sous par an pour le Canada et à un dollar pour les États-Unis et autres pays jusqu'au jour où elle jugera à propos d'augmenter le format de sa publication, pourvu que ces abonnements lui soient adressés directement à son bureau, 2269 rue Ste-Catherine, Montréal, car à ce prix, il lui serait impossible d'envoyer des représentants aux États-Unis ou ailleurs.

Après l'expression sincère de nos remerciements, quelques observations sur la ligne de conduite que nous nous sommes tracée pour l'avenir, sont de rigueur à la fin de cette première année. Le MAITRE DE FRANÇAIS a des visées plus hautes que son titre et sa condition présente ne semblent l'indiquer : il ambitionne de devenir une bonne et grande revue française en Amérique. Pour cela le concours du public lui est nécessaire. Ce concours ne nous a pas fait défaut jusqu'à présent, notre circulation fort respectable pour une publication d'un an en est la preuve ; mais nous avons dû aller le solliciter de ville en ville, sur un large territoire, ce qui, on le conçoit, absorbe en frais de voyage et autres la plus grande partie des ressources qu'il nous apporte.

Notre tâche serait grandement facilitée et activée si tous ceux qui ont à cœur la propagation de notre langue et le développement de la race française sur ce continent, ceux qui désirent que leurs enfants n'oublient ni leur langue maternelle ni leur origine, nous adressaient spontanément et directement leur abonnement. De même pour nos compatriotes établis dans les grands centres américains, tels que New-York, Chicago, la Nouvelle-Orléans, San Francisco, etc., s'ils nous favorisaient de leurs annonces. Alors notre ambition marcherait à grands pas vers sa réalisation et le MAITRE DE FRANÇAIS formerait bientôt une revue mensuelle de 150 pages, avec 12 ou 15 pages de gravures, à \$2.50 par an.

Quant à notre ligne de conduite la voici : Le MAITRE DE FRANÇAIS s'appliquera à faire connaître nos meilleurs écrivains, contemporains, modernes et anciens, en mêlant l'utile et l'agréable et



réservant une large part à l'actualité. Il ne peut songer un instant à entrer dans des controverses religieuses qui ne sont pas de sa compétence, ayant surtout en vue de grouper dans un commun effort tous ceux qui veulent contribuer à l'affermissement de la race et de la langue françaises sur ce continent, quelles que soient leurs croyances. La politique peut le tenter à l'occasion, mais il n'entend s'y livrer d'une manière active que lorsque les intérêts de la race française sur ce continent seront en jeu. Qu'on vienne nous dire, par exemple, que le Canada français trouverait profit à s'annexer aux Etats-Unis, nous serons dans notre rôle en prouvant le contraire. Si ce pays a fait preuve jusqu'à ce jour d'une si grande vitalité, est-ce pour en arriver brusquement au suicide ? Il y a place sur ce continent pour plusieurs drapeaux et plusieurs nationalités, pour celles du moins qui savent se grouper et conserver ainsi leurs éléments constitutifs au lieu de les fondre dans l'uniformité d'une combinaison nouvelle. Christophe Colomb n'avait certes pas prévu que cette vaste moitié du continent dût être le domaine exclusif de la race anglo-saxonne. Elle en a déjà une large part. Pourquoi la race française, si bien établie dans le bassin du Saint-Laurent avec de puissantes ramifications au dehors, n'aurait-elle pas la sienne ?

"Chimères que tout cela, s'écrient certaines gens, qui n'ont pas foi dans l'avenir. Moins encore que l'Alsace, le Canada français peut retourner à la France."

Le cas n'est pas le même. Par sa situation géographique, par son attachement à la mère-patrie, l'Alsace-Lorraine redeviendra tôt ou tard terre française, d'une façon pacifique où par la force des armes. Si c'est là l'espoir de tout Français, aucun de nous ne se berce de l'illusion que la France puisse un jour reprendre le Canada. L'Europe n'a rien ou presque plus rien à voir de ce côté de l'Océan. Est-ce une raison pour que les trois millions de descendants des 60,000 Français laissés sur ce sol après sa cession à l'Angleterre deviennent anglo-saxons ?

Nous n'en voyons pas la nécessité. Un espoir légitime ne saurait-il nous faire entrevoir le jour, relativement prochain peut-être, où l'on pourra voir sur ce continent une république française indépendante rivaliser d'énergie et de prospérité avec la grande république anglo-saxonne ?

En voilà assez sans doute pour donner une idée de notre programme.

Amis de la race et de la langue françaises, nous comptons sur votre bienveillant concours pour le réaliser.

LA DIRECTION.

## CHRONIQUE

---

L'Europe ploie chaque jour davantage sous le fardeau de ses armements, ce qui jette dans certains esprits l'appréhension d'une guerre à brève échéance. Pourtant rien n'en fait présager l'explosion prochaine dans les rapports des puissances et surtout dans ceux de la France et de l'Allemagne, qui se sont sensiblement améliorés. Il faut donc espérer qu'une fois encore les prophètes de malheurs en seront pour leurs prédictions et que des circonstances favorables viendront dissiper la menace d'hostilités qui seraient l'embrasement et la ruine de l'Europe. L'Angleterre et les Etats-Unis ont donné au monde le bon exemple par leur règlement pacifique de la question de Behring, et, qui plus est, des voix autorisées dans les deux pays se sont élevées pour affirmer que désormais l'arbitrage serait la seule arme employée pour régler les différends qui pourraient s'élever entre leurs gouvernements.

Voilà qui est de bon augure pour l'avenir, mais la paix internationale n'est pas la seule question à l'ordre du jour ; la tranquillité intérieure, la vie même des citoyens sont menacées par l'anarchie. De tous côtés la dynamite fait entendre sa voix terrible. Après le théâtre de Barcelone, c'est la chambre des députés, à Paris, qui retentit de ses explosions meurtrières. Un nuage de fumée couvre toute la salle, des cris d'épouvante et de douleur s'élèvent de toutes parts, le président lui-même est blessé. Il semble qu'une panique soit inévitable et que tout le monde doive chercher à se sauver. Il n'en est rien. Les députés retournent à leurs sièges et, pendant qu'on enlève les blessés, la séance continue comme si de rien n'était. La chambre a fait preuve d'un sang-froid remarquable en cette triste circonstance. Cette attitude courageuse est d'un excellent effet moral sur les populations en leur prouvant qu'elles ont à leur tête des hommes énergiques, mais elle ne saurait suffire à tenir les anarchistes en échec. De nouvelles lois viennent donc d'être édictées

contre eux, et ils s'empresment d'aller chercher un refuge à l'étranger. L'Angleterre, qui en reçoit un grand nombre, sera forcée elle-même de les expulser. Il ne leur restera plus alors que l'Amérique, mais l'exemple de Chicago ne leur laisse aucun doute sur la récompense qu'elle réserve à leurs tentatives criminelles.

Plût à Dieu que l'anarchie fût la seule question à résoudre ; le bon sens populaire en aurait bientôt fait justice, en lui enlevant le masque dont elle couvre ses attentats. Malheureusement, elle trouve trop de gens pour l'écouter en ces temps de crise économique, parmi ceux qui se jettent sur tout espoir d'amélioration, d'où qu'il vienne. Tel est le cas en Italie, en Sicile surtout, où le brigandage est passé à l'état d'institution sociale et semble constituer pour beaucoup le seul moyen d'échapper à une condition misérable. On conçoit que tant d'Italiens se hâtent de quitter un sol ingrat pour celui de l'Amérique. Et cependant, comme le vieux monde, le nouveau a ses difficultés à l'heure présente.

Misère ! tel est, en effet, le cri peu agréable que les échos nous apportent par-dessus les frontières. A vrai dire, et c'est une pensée un peu consolante, les journaux canadiens nous font de la crise américaine un tableau où les couleurs sombres semblent passablement chargées. Il faut considérer aussi qu'aux Etats-Unis comme ailleurs, il y a une certaine presse qui cherche à grossir les événements pour en rejeter la responsabilité sur le gouvernement. Celle du Canada s'en empare avec avidité, parce qu'ils sont de nature à refouler le flot de l'émigration canadienne aux Etats-Unis. L'intention ne fait pas l'ombre d'un doute, car il vient de se former une société qui se propose de profiter de la crise américaine pour rapatrier les Canadiens-français. Certes, ce mouvement part d'un bon sentiment patriotique, mais il est fort douteux qu'il ait des résultats durables. La crise terminée, les Canadiens-français s'empresseront de repasser la frontière, à moins que le gouvernement canadien, ou plutôt celui de la province de Québec, ne leur offre des conditions très favorables, ce qu'on ne peut guère espérer, vu surtout l'état peu satisfaisant de leurs finances. Il y a un autre motif à cette exagération. Le Canadien voit dans la crise américaine matière à prouver l'excellence de ses institutions politiques et économiques. La comparaison est-elle bien juste entre les deux pays, eu égard à leur différence de population ? Poser la question, c'est la résoudre.

Pour nous que notre qualité de Français met en dehors de toutes les rivalités nationales de la race anglo-saxonne, de ce côté de l'Atlantique, nous voudrions voir une intimité de plus en plus étroite s'établir entre les deux peuples qui se partagent le nord de ce continent. Est-il nécessaire de pousser ces souhaits jusqu'à une fusion politique complète ? Le fait est qu'il a été assez parlé d'annexion dans ces derniers temps. Mais à quoi bon toute cette agitation ? La destinée du Canada ne saurait dépendre d'un coup de surprise ; le temps se chargera bientôt de la mieux dessiner. En attendant, et quoi qu'il advienne, les Etats-Unis et le Canada doivent chercher à se connaître chaque jour davantage pour pouvoir mieux s'apprécier mutuellement.

Il se présente pour cela une occasion qui n'est pas à dédaigner ; c'est le carnaval de Québec, que nos braves journaux canadiens-français s'obstinent à nommer le carnaval d'hiver, comme si l'on avait jamais vu le carnaval en été. Voilà où mène le servilisme de la traduction littérale. *Winter carnival*, cela sonne bien en anglais sans doute ; en français, ce n'est ni plus ni moins qu'une bonne vérité de Lapalisse. Qu'on nous pardonne cette remarque en passant. Nous n'avons aucune velléité de concourir à la réforme de la langue parlée au Canada ; ce pays compte d'excellents écrivains qui, comme les Fréchette, les Buies, les Faucher de Saint-Maurice, les Lusignan, les Napoléon Legendre, les Paul de Cazes et tant d'autres dont les noms nous échappent ont entrepris cette tâche. Le patriotisme et le talent mis au service d'une si noble cause sont les meilleurs garants de son succès. Revenons à nos moutons.

Jusqu'ici, Montréal semblait vouloir s'adjuger le monopole des exhibitions carnavalesques ; mais comme on finit par se lasser de tout, même des meilleures choses, la métropole canadienne en a cédé, cette année, l'honneur et l'avantage à son aînée, Québec. Il ne faut pas trop lui savoir gré de sa générosité, car on a mis en avant de singuliers arguments, il faut l'avouer, pour justifier ce désistement en faveur de l'ancienne capitale. On a prétendu que ce carnaval était plus désavantageux que profitable à Montréal, en ce que son déploiement de neige et de glace créait chez nombre de visiteurs américains l'impression que le Canada n'était un pays habitable que pour les Esquimaux... et les Canadiens, naturellement. Qu'il y ait du vrai ou non dans cette assertion, elle prouve que Montréal tient surtout à sa réputation commerciale. Plus modeste dans ses ambi-

tions, la cité de Champlain n'a pas les mêmes soucis. Elle est avant tout le sanctuaire des traditions du Canada. Ses vieux murs, ses remparts, sa citadelle, ses rues étroites, ses vieilles maisons rappellent à chaque pas des souvenirs historiques. L'Américain qui n'a pas traversé l'Atlantique y trouvera la physionomie de nos vieilles villes européennes. Ce ne sera pas pour lui un des moindres attraits qui viendront s'ajouter à la singularité des fêtes qu'elle prépare à son intention, et où la neige et la glace tiendront les grands rôles.

Les fils de l'Oncle Sam viendront en foule à ces fêtes hivernales ; ils y seront reçus à bras ouverts par Jean-Baptiste et retourneront chez eux avec un bon souvenir du Canada qui ne contribuera pas peu à resserrer entre voisins les liens de l'estime et de l'amitié.

LOUIS TESSON.

---

## LA PÊCHE A LA LIGNE

---

O belle pêcheuse, au pied de la côte  
Où les eaux du lac baignent un rocher,  
Vous suivez des yeux la ligne qui flotte,  
Et dont les poissons n'osent approcher.

Aucun prisonnier, ô pêcheuse avide,  
Au liège dormant, n'imprime un frisson ;  
Vous remporterez votre panier vide,  
Cessez, croyez-moi la pêche au poisson.

Voulez-vous pêcher de façon certaine ?  
Lancez un regard, amorcez-le bien :  
Vous attraperez des cœurs par centaine,  
Et déjà, bon Dieu ! vous tenez le mien.

Vous tenez mon cœur, qu'en allez-vous faire ?  
Au doux hameçon le voilà pendu.  
Mais l'en détacher, c'est une autre affaire ;  
L'imprudent qu'il est a trop bien mordu.

FRANÇOIS PONSARD.

## ALPHONSE DAUDET

“Comme Pascal, il travaille toute la journée pour ne pas penser à l'infirmité dont il souffre. Son bureau est très haut et il l'élève encore plus en le plaçant sur une estrade. — Ecriture très fine avec beaucoup de corrections et d'entre-lignes. Avant d'écrire ses pièces dramatiques, il les déclame lui-même à son secrétaire. — Quand il écrit, il porte un veston de velours noir souple comme son talent.”

Si mes souvenirs sont exacts, les lignes précédentes, dues à la plume de M. André Maurel, parurent il y a quelques mois dans *Le Figaro*.

C'est de l'homme, dont les coutumes et habitudes ont été si curieusement esquissées, c'est d'Alphonse Daudet, que je vais entretenir aujourd'hui les lecteurs du MAÎTRE DE FRANÇAIS.

On peut différer d'avis sur la façon de faire de Daudet, on peut approuver ou ne pas approuver ses attaques âpres et satiriques, mais tout le monde restera du moins d'accord sur ce point, qu'il se montre comme l'un des maîtres les plus admirés de la littérature française contemporaine.

Né en 1840, à Nîmes, dans ce beau midi de la France, à quelques centaines de lieues des brouillards parisiens, dans le pays lumineux des tambourins et du vin muscat, Alphonse Daudet se rendit très jeune à Paris, et bien que depuis, il n'ait cessé d'habiter la Grande Ville, il est resté méridional dans l'âme.

A un âge où d'autres sont encore sur les bancs de l'école, Daudet arrive à Paris et entre bientôt comme reporter dans un journal de la capitale ; mais pour lui comme pour beaucoup d'autres, les débuts sont difficiles. Il arrive avec peine à se frayer un chemin et cependant ce ne sont pas les scrupules qui l'arrêtent. Il se révèle dès le principe, ce qu'il devait être toujours, mordant à l'excès. Constamment à l'affût des scandales parisiens, il ne se montre jamais plus heureux que lorsqu'il peut les étaler au grand jour, avec ces expressions incisives dont il a le secret.

A notre époque, en France, le journalisme tient une grande place dans la littérature, et bon nombre de gens de lettres, tels que Zola, Coppée et bien d'autres, ont collaboré à quelques journaux parisiens. Mais notre journalisme diffère absolument du journalisme anglais ou américain, dont la base est l'impersonnalité de la rédaction. Là, pas de signatures. L'homme de lettres, qui, en Angleterre ou aux

Etats-Unis, se fait journaliste par nécessité ou par goût, n'est pas obligé de faire honneur à sa renommée tous les jours, quelquefois pendant des années. Pour se faire un nom, le journaliste n'est pas sollicité comme l'a été Daudet, à brutaliser la notoriété publique par des pétards littéraires plus ou moins brillants, par des exhibitions plus ou moins recommandables. Quoiqu'il en soit, pas un journaliste français ne s'entend comme Daudet à rédiger une chronique à sensation, et la verve, l'humeur, la grâce ironique, tous les dons du chroniqueur enfin, ne lui firent jamais défaut.

Le genre d'Alphonse Daudet était trop fin, trop subtil, trop délicat pour se borner à se faire connaître du public sous ce seul jour. Sans aborder encore les romans qui lui ont valu la notoriété dont il jouit, il commence à publier de courts récits où la fiction se mêle à la réalité. "*Les Contes du lundi*" et "*Les Lettres de mon moulin*" qui sont d'un bout à l'autre un petit bijou littéraire, font partie de ce genre de publication. Dans ces jolis contes on voit briller tout à la fois le charme, la fraîcheur et la délicatesse de sentiment qui distinguent les œuvres de Daudet. A ces volumes de courts récits succédèrent les "*Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*." Mais jusqu'au jour où parut le roman de "*Fromont jeune et Risler aîné*" (en 1874), Alphonse Daudet n'était pas encore devenu l'homme de lettres fameux qu'il est aujourd'hui.

Dans ce livre qui passe pour l'un de ses mieux écrits, Daudet met en scène deux hommes qui occupent à Paris une haute situation dans le commerce. La maison Fromont jouit d'un grand crédit dans la capitale à la mort de son chef. Le neveu trouve le fardeau trop lourd pour ses jeunes épaules, et il s'associe bientôt le premier employé de la maison, Risler, homme d'affaires consommé et d'une honnêteté avérée. Celui-ci se marie, âgé déjà, et son choix tombe sur une femme légère et frivole, qui bientôt devient l'amante de Fromont, lequel pour satisfaire les caprices fous de sa maîtresse, puise à pleines mains dans la caisse et met en péril l'honneur et la fortune de la maison. La catastrophe est évitée, mais en apprenant la trahison de son associé et surtout celle d'un frère chéri, qui lui aussi avait voulu attenter à son honneur, le désespoir entre dans l'âme de Risler et le pousse au suicide. — Ce livre n'est que trop humain, et laisse une impression pénible.

Dans "*Le Nabab*" (paru en 1873), Daudet met en scène un de ces princes d'Asie, riches à centaines de millions, et que les plaisirs

de la Grande Ville ont attiré en France. Après s'être vautré dans des orgies sans nom, le nabab s'ouvre, en répandant l'or à profusion, les portes de ce monde politique si peu scrupuleux de la fin du Second Empire. Les millions venant à s'éclaircir et l'ambition s'en mêlant, le nabab aspire à la députation et fait une lutte acharnée dans laquelle il succombe.

Après l'Empire, la République à son tour. Dans "*Numa Roumestan*" (publié en 1882), auquel Daudet fait prononcer cette phrase qui peint bien l'homme du midi : "Quand je ne parle pas, je ne pense pas !" dans *Numa Roumestan*, le romancier peint les mœurs de la vie politique de la Troisième République. A la tête des personnages, dont quelques-uns encore vivants, jouent aujourd'hui un rôle sur la scène politique de France, on reconnaît le fameux tribun, Léon Gambetta.

Outre leur valeur intrinsèque, ces deux derniers livres ont surtout ceci de piquant, qu'on peut mettre des noms connus sur tous les principaux personnages esquissés et satirisés que l'on voit défilier dans le roman. Ces deux ouvrages appartiennent au genre appelé vulgairement "*livres à clés*".

Malgré la maîtresse place occupée par Daudet dans le monde littéraire, jamais peut-être il n'endossera l'habit d'académicien. Il s'est fermé à jamais la porte de ce temple sacré qui s'appelle l'Académie Française en publiant, en 1888, son roman satirique "*L'Immortel*". Daudet n'a pas été le premier à s'attaquer à cette assemblée illustre dont le grand Richelieu a doté la France et que beaucoup d'autres peuples nous envient. Si tout n'est pas parfait dans la docte compagnie, si quelques-uns de ses membres ne sont pas des littérateurs de premier mérite, ayant leurs faiblesses et leurs travers comme le reste des humains, on l'oubliera facilement pour se rappeler que c'est à l'Académie, en fin de compte, qu'on doit la pureté, la clarté et les autres grandes qualités qui font de la langue française la plus belle de toutes les langues.

ALBERT D'ALFONCE.

(*A suivre.*)

## LE NATURALISME ET L'IDÉAL

Le réalisme et le naturalisme, qui en est l'excès, je suis loin de contester leurs droits ; mais comme de grands feux de paille impure qui s'allument, ils ont jeté une épaisse fumée par trop enva-



hissante. La condamnation du naturalisme est d'ailleurs en ceci : c'est qu'il prend ses sujets uniquement dans cette lie du peuple des grandes villes où ses auteurs se complaisent. N'ayant jamais regardé que cette flaque de boue, qui est très spéciale et très restreinte, ils généralisent sans mesure les observations qu'ils y ont faites, — et alors ils se trompent outrageusement. Ces gens du monde qu'ils essayent de nous peindre, ou bien ces paysans, ces laboureurs, pareils tous à des gens qu'on prendrait dans les bals de Belleville, sont faux. Cette grossièreté absolue, ce cynisme qui raille tout, sont des phénomènes morbides particuliers aux barrières parisiennes ; j'en ai la certitude, moi qui arrive du grand air du dehors, et voilà pourquoi le naturalisme, tel qu'on l'entend aujourd'hui, est destiné — *malgré le monstrueux talent de quelques écrivains de cette école* — à passer, quand la curiosité malsaine qui le soutient se sera lassée.

L'idéal, au contraire, est éternel ; il ne peut qu'être voilé ou bien sommeiller momentanément, — et déjà sur la fin de notre siècle, il est certain qu'il reparaît avec le mysticisme, son frère ; ils se réveillent ensemble, ces deux berceurs très doux de nos âmes ; ils ne sont plus tout à fait tels qu'autrefois, ils sont plus troublés, pris de vertige et ne sachant guère où se rattacher dans le désarroi de tout ; mais ils vivent toujours et on recommence à plus nettement les voir, derrière ce nuage de fumée du réalisme qui s'est levé sur eux des bas-fonds effroyables... Il y a de nouveau beaucoup de gens qui, volontiers, se reposent en lisant un livre honnête où les mots ne sont pas grossiers, un livre où les personnages, enveloppés de je ne sais quelle poésie transcendante, expriment avec distinction des pensées très nobles, — un livre d'Octave Feuillet, par exemple.

Ce mystérieux vingtième siècle va bientôt regarder dans le nôtre, pour y rechercher ce qu'il a eu d'un peu grand. Toute notre littérature, pour laquelle nous nous disputons si fort, va passer à ce crible des années, qui laisse tomber dans le vide sans fond les petites choses, la profusion des œuvres impersonnelles, banales, creuses, boursoufflées d'habileté seule, pour ne retenir que celles qui valent... Eh bien, dans le crible, resteront ses œuvres à lui, parce qu'elles ont précisément cette profondeur que d'aucuns leur contestent, parce qu'elles sont pleines de vie, d'esprit et de charme, peut-être aussi, je me plais à l'espérer, parce qu'elles sont pleines d'honnêteté — et d'idéal !

PIERRE LOTI.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Charles Fuster avec son roman : *Louise*, tente une voie nouvelle, fait œuvre originale et hardie. "Roman lyrique", lit-on en sous-titre. Et tout le roman est en vers. A l'écrire, Fuster, le bon poète, était préparé par un long apprentissage. Avant de se risquer dans un travail de si longue haleine, il avait donné sept volumes de poésie et, en des sonnets, en des odes, en des chants, il avait forgé l'instrument dont il se sert avec tant de dextérité, tant de souplesse vive et brillante.

Ce dont je lui sais gré c'est d'avoir su fuir la monotonie où il était à craindre qu'il ne tombât. C'était là l'écueil. Il l'a évité par la variété des rythmes qu'il emploie. Sa pensée se déroule, ici, sous l'ampleur riche de l'alexandrin, là se resserre au mètre de six pieds, de huit pieds, là ondule au caprice des mesures tantôt allongées, tantôt brèves, là encore se balance à l'harmonie chantante de la strophe, là enfin se détend et se presse au ferme contour de l'iambique. Mais quelque forme dont Fuster revête descriptions, dialogues, récits, c'est partout même facilité, même verve entraînée. Nul effort, nulle fatigue pour suivre le fil de l'intrigue. C'est net. C'est simple. C'est bien français.

Le fond du roman ?... C'est l'histoire de Louise, une jeune jurassienne, des Brenets, à l'âme rêveuse, même un peu exaltée, qui est aimée d'un camarade d'enfance : Pierre, pour qui elle ressent de la sympathie, de l'estime, mais qui ne réalise pas le type du "Prince charmant" dont elle est vaguement éprise. Or, pendant la guerre franco-allemande, Louise et sa mère recueillent un blessé français, René, ramassé dans la malheureuse armée de Bourbaki. Ce René est un mondain désabusé, un Parisien blasé, un poète aussi. Il est arraché à la mort par les soins et le dévouement de ses admirables infirmières. Au moment de la convalescence, pendant les longues heures où Louise veille à son chevet, il gagne l'affection de la jeune fille, se fait lire les pages enflammées des poètes, exalte l'imagination de sa dévouée lectrice, lui dit ses tristesses, ses rancœurs, lui persuade qu'elle est née pour sauver son âme du désespoir en épurant et en ravivant ses sentiments au feu de son amour. Louise, en cette passion, voit un devoir, une mission, un apostolat. Enivrée d'idéal, elle fera renaître à l'espérance, à l'amour, ce désespéré.

Mais pendant qu'elle sent grandir en elle l'irrésistible penchant.

qui l'entraîne vers René, Pierre souffre, tombe en une noire tristesse. Car il aime profondément, à toujours, celle qui l'abandonne. Et par contre-coup il cause le tourment d'une autre victime d'amour : Marie, qui déteste Louise dont elle est jalouse, et qui adore Pierre.

Quel sera le dénouement ?... René est rappelé à Paris. Là il oublie sa bienfaitrice. Louise, sur le perfide conseil de Marie qui veut compromettre sa rivale, essaie, en allant le rejoindre, de le ressaisir. Elle ne parvient pas même à le voir. Elle revient aux Brenets où Pierre, toujours fidèle, toujours épris, la reconquiert à son tour par sa mâle bonté par l'ascendant de sa fière vertu. Marie meurt dans un incendie. Pierre et Louise se marient. Et sur un hymne d'al-légresse, sur un hosannah vibrant en l'honneur de l'amour, triomphe " la tendresse assurée, invincible, immortelle."

Ce n'est peut-être pas un sujet bien neuf. Mais il vaut par la sincérité de l'inspiration. On sent passer là un grand souffle de pitié, de bonté, d'honnêteté convaincue. La note patriotique aussi, et très émouvante, est donnée en maint endroit.

Je note encore, parmi les nouveautés intéressantes chez *Dentu* : *Marie-Amélie*, par Imbert de Saint-Amand. C'est la continuation des belles études, consacrées par le patient historien à la royauté de Juillet. Le volume marque l'apogée du règne de Louis-Philippe. Combats et unions princières, et la prise de la Smala contée avec beaucoup d'entrain, et les mariages espagnols analysés en leur origine avec des documents nouveaux, donnent un vif intérêt à l'ouvrage.

Chez *Paul Sévin* : le *Pain du génie*, par Léon Berthaut, premier volume d'une série destinée à célébrer les héroïsmes de l'amour. C'est un beau poème en prose qui chante la gloire de l'amour, qui exalte le travail malgré l'insuccès—le travail, qui, avec la douleur, est le vrai pain du génie " âcre parfois mais toujours sain pour les forts." Léon Berthaut dont le nom est déjà connu des lettres par : *Veillées d'armes*, par les *Poèmes nationaux*, lutte, de jolie vaillance, en faveur de l'idéalisme.

EDOUARD PETIT.

---

Comme les moutons aux broussailles, ne laissons-nous pas un peu de nous à tout ce que nous avons touché ?

## NOTRE SNOBISME

Une obligeante amie me conduisit chez madame Snob l'autre jour et tout de suite je vis qu'elle méritait bien ce nom que, dans notre malice, nous lui avons donné.

Elle me salua avec cette affabilité voulue et prétentieuse qu'on apprend dans les livres et qu'on obtient, sans trop de peine, à l'aide d'un sourire étudié et de quelques airs de tête catalogués dans les articles de *savoir-vivre*. Elle paraissait fort attentive à suivre mes moindres gestes et mes moindres jeux de physionomie, car on l'avait prévenue : Elle écrit dans les journaux, et l'on sentait qu'elle n'était pas sans inquiétude sur ce que je pourrais peut-être découvrir en elle qui ne serait pas absolument à la mode du jour. Mon air bon enfant la rassura. D'un coup d'œil, elle vit ensuite ma robe, mon manteau, mon chapeau et jusqu'au nœud de ma voilette et jusqu'aux boutons de mes gants.

Il s'agissait de faire bonne figure. Dame, j'étais un porte-drapeau dans ce petit groupe d'honnêtes bourgeoises, quelque peu effarées en apercevant un coin de mon bas d'azur. Mais, l'examen fait, oh ! un examen rapide, je vous le jure, elle me trouva sans doute à sa convenance, se remit et redevint la parfaite madame Snob que vous connaissez bien.

\* \* \*

" Le Snob, a dit M. Taine, le Snob, ce mot d'argot intraduisible et qui n'a pas de correspondant en français, est un enfant des sociétés aristocratiques ; perché sur son barreau dans la grande échelle, il respecte l'homme du barreau supérieur et méprise l'homme du barreau inférieur, sans s'informer de ce qu'ils valent ; uniquement en raison de leur place ; du fond du cœur, il trouve naturel de baiser les bottes du premier et de donner des coups de pieds au second. " N'en déplaise à l'illustre écrivain, le snobisme actuel n'a pas tout à fait ce caractère. Qu'il soit né des classes aristocratiques, c'est possible, qu'il ne vive que là, c'est une autre affaire. Jamais, je le crois, il n'avait grandi et ne s'était multiplié comme à l'heure présente, dans notre démocratie où l'on voit se perpétuer ce singulier phénomène de la culture individuelle à outrance et du snobisme le plus exagéré.

Imiter, faire CE QUI SE FAIT, ce que fait ON, tout savoir de CE QUI

SE DIT, être au courant des moindres usages, des moindres coutumes, se faire gloire de n'en rien ignorer et reproduire dans sa personne, dans son chez-soi, dans son tout petit chez-soi, ce que font les "grandes dames", le "faubourg Saint-Germain", ou les millionnaires, ou les hauts fonctionnaires, ou encore les étrangers des deux mondes dont l'influence est néfaste pour notre bon goût français : voilà le snobisme.

Le snobisme est une maladie dont le nom anglais ne nous dit rien qui vaille. A l'heure où j'écris ces lignes, elle ravage tout Paris, sans bruit, peu à peu, par infiltration, ce semble et, de Montrouge à Montmartre, de Bercy à Auteuil, elle court, elle court, invisible, toc ! toc ! par ici, toc ! toc ! par là, frappant à toutes portes dont la plupart s'ouvrent toutes grandes pour la laisser passer.

Elle avait pénétré dans cet humble petit salon du Marais, où l'on me reçut l'autre jour. Si je ne l'avais pas su, je l'aurais vu du premier coup d'œil. Que de ravages n'y avait-elle pas faits !

Madame Snob se précipite bientôt vers une bonbonnière en imitation de Chine posée sur la cheminée :

—Un bonbon, dit-elle ; nous sommes en janvier et il est d'usage, durant ce mois, de croquer des bonbons en causant.

Ce renseignement me plut. Je m'inclinai en souriant et pris une dragée.

—En vérité, dit madame Snob, on y voit à peine. J'ai beau multiplier les lumières, cette mode des grands abat-jour nous plonge dans une demi-obscurité qui parfois est gênante. Cependant, chez Mme de... , c'est toujours ainsi et chacun sait qu'il n'est pas de maison mieux tenue que la sienne.

Nous nous récriâmes : on y voyait bien assez et, du reste, rien n'est plus favorable à la beauté que cette lueur douce, tamisée par la dentelle de ces tentures japonaises ou ces globes voilés de grosses fleurs en soie.

—On assure, dit madame Snob, qu'au dernier lunch de la marquise de Z. ... , le thé a été servi dans des tasses si petites qu'à peine avait-on de quoi boire une gorgée. C'est tout à fait le dernier genre et je trouve cela on ne peut mieux imaginé. Il est évident que ce sont là des gâteries et non un repas qu'on sert, par conséquent... Marie, dit-elle à mademoiselle Snob, offre donc à ces dames un peu de frontignan.

Le frontignan fut offert dans des verres petits, si petits qu'on

pouvait tout juste y tremper les lèvres. Le snobisme de la chère femme nous devenait cruel, car le vin était exquis.

Il fallut ensuite parler de *Werther*, de Reszké dans *Roméo et Juliette*, de l'affaire de Panama, du dernier roman paru, d'un scandale mondain, effleurer tous les sujets, toucher à tout et paraître avoir sur tout des renseignements occultes, précieux et certains. C'est ainsi qu'en un quart d'heure, et grâce à de subtils détours de conversation, nous entendîmes prononcer les noms des gens les plus *select* et que nous fûmes instruites de leurs habitudes, comme si nous avions eu l'heur de recevoir les confidences de leur valet de chambre.

Madame Snob a un fils qu'elle a élevé dans ce qu'elle appelle les élégances mondaines. Cet adolescent, né aux alentours de la place Royale, et qui eût pu être un gentil Parisien, est une manière d'Anglais des plus grotesques. Il s'habille, se tient et parle comme un *gentleman*, professe que les jeunes *misses* sont seules au monde bien élevées, belles, instruites, intéressantes. En art, il n'aime que les maigreurs florentines, n'admire que les Boticelli ou les Lawrence et ne comprend que les paysages de l'île de Wight. Il essaye vainement de faire croire que son linge est blanchi à Londres et, Dieu me pardonne ! il relève le bas de son pantalon quand il pleut à Windsor. C'est un snob avéré, c'est monsieur Snob.

\* \* \*

Il me semble qu'il ne doit pas nous être très difficile d'être charmantes, tout en restant nous-mêmes. Je ne crois pas que les paisibles bourgeoises aient rien à gagner en troublant la calme atmosphère de leur salon par l'introduction d'usages appartenant à une société où elles n'ont pas pénétré, où elles ne pénétreront jamais. La vie mondaine, j'entends la vraie, est un bloc, selon l'expression parlementaire, et il n'y a pas une façon d'être, une manière d'agir, de se vêtir, de parler, de manger ou de boire, de recevoir ou de causer qui ne soit en parfaite harmonie avec le cadre où se meuvent les personnes et les gens avec qui elles sont en rapport. Il y a, chez une foule de bonnes et braves dames, des coutumes qu'une grande ou petite mondaine ne pourrait acclimater chez elle, quelque envie qu'elle en eût ; il y a dans le monde artiste une façon d'être qui s'accommoderait mal du *cant*, et il y a chez nos voisins d'Outre-Manche, des usages pour lesquels ne sont pas faits nos tempéra-

ments français. Si l'on était bien persuadé de cette vérité, le snobisme aurait vécu, madame Snob ne nous servirait pas, à cinq heures sonnantes, du thé froid avec des petits fours restant de la semaine passée ; maulemoiselle Snob ne jouerait pas fort mal du Wagner auquel elle ne comprend rien, et messieurs Snob, père et fils, n'adopteraient pas des coupes de cheveux invraisemblables. Notre délicieux parisianisme, fleur délicate et originale s'il en fut, donne lieu, à l'étranger, à de grossières imitations, fleurs de mousseline raide ou de papier coloré ; de même, chez nous, les habitudes exotiques sont bien vite grotesques ou maladroités. La sphère où nous nous mouvons, pour étroite qu'elle soit, peut être infiniment agréable et charmante, si tout y est en harmonie, si rien n'y détonne par cette préoccupation perpétuelle de faire autrement, d'imiter les autres, d'être snob avec les snobs.

JEANNE D'ANTILLY.

Le seul moyen de se rajeunir et le meilleur bien d'avoir vécu, c'est de se souvenir.

Comme l'homme de l'écriture, une grande nation ne vit pas seulement de pain et d'annexions lointaines.

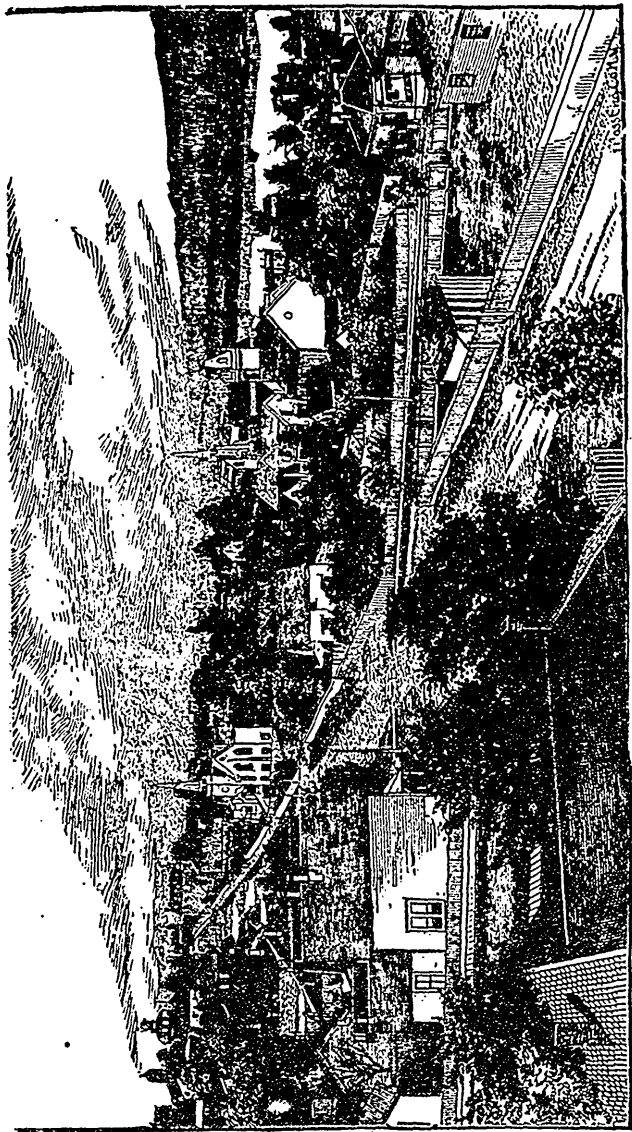
## LA FUITE DES HEURES

Je sais un petit pré sur la haute falaise  
Où le thym parfumé croît dans le vert gazon ;  
La mer et les rochers forment tout l'horizon,  
Et pour prendre son vol l'âme s'y sent à l'aise.

Je vous y conduisis par un jour de ciel bleu :  
Sous votre grand chapeau de paille d'Italie  
Vos cheveux dénoués vous faisaient bien jolie ;  
La mer calme semblait le sourire d'un dieu.

Vos pieds chaussés de noir posaient au bord des mousses ;  
Votre âme apparaissait sur le bord de vos yeux ;  
Et moi, les regardant, je sentais, soucieux,  
Lentement, à jamais, passer ces heures douces.

PAUL BOURGET.



NEW WESTMINSTER, B. C.



## ÉCRIVAINS ET ARTISTES

Alexandre Dumas fils a mis comme préface à l'édition illustrée des *Trois Mousquetaires*, dernièrement éditée par la maison Calmann-Lévy, une lettre à son père, également honorable pour le vivant qui l'a écrite et pour l'illustre mort à la mémoire de qui elle est pieusement consacrée.

Extrayons-en quelques passages.

“ Un jour, comme je le faisais tous les matins, j'insistais pour le décider à se lever, la seule chose qui lui fût pénible, mais qui était nécessaire pour combattre la faiblesse ; un jour, le 4 décembre, il fixa sur moi ses grands yeux si doux, et du ton dont un enfant implorerait sa mère, il me dit : “ Je t'en supplie, ne me force pas à me lever ; je suis si bien, là.” Je n'insistai plus et je m'assis sur son lit. Tout à coup, il devint pensif, et son visage prit une expression de grand recueillement et de grande mélancolie. Dans ses yeux si caressants tout à l'heure, je vis briller deux larmes. Je lui demandai ce qui l'attristait ainsi. Il me prit la main, me regarda bien en face et me dit d'une voix ferme : “ Je te le dirai, si tu me promets de répondre à ma question, non pas avec la partialité d'un fils ou la complaisance d'un ami, mais avec la franchise d'un vaillant frère d'armes et d'un bon juge.

“ — Je te le promets. . . .

“ — Jure-le.

“ — Je te le jure.

“ — Eh bien ! . . .

“ Il hésita encore un moment ; puis se décidant :

“ — Eh bien ! crois-tu, me dit-il, qu'il restera quelque chose de moi ?

“ Et ses yeux ne quittaient pas les miens.

“ — Si tu n'as pas d'autre inquiétude que celle-là, lui dis-je gaiement en le regardant comme il me regardait, tu peux être tranquille, il restera beaucoup de toi.

“ — Vrai ?

“ — Vrai.

“ — Sur ton honneur ?

“ — Sur mon honneur.

“ Et comme j'étais devenu d'autant plus souriant que j'avais à lui cacher mon émotion, il eut confiance. De la main qui tenait la

mienne, il m'attira à lui, et nous nous embrassâmes longuement. Il ne m'adressa plus la parole, comme si rien ne l'intéressait plus ici-bas. Il me regardait de temps en temps avec un remerciement dans son regard et une pression plus forte de sa main. Il s'assoupit de plus en plus. Le lendemain 5 décembre, la fièvre le prit, et, le soir, à dix heures, il mourait sans une secousse, sans un effort, sans le savoir."

Après nous avoir raconté les dernières préoccupations et la fin de son père, l'auteur du *Demi-Monde* nous fait connaître la manière de travailler de l'infatigable écrivain :

"Vêtu d'un pantalon à pieds, en manches de chemise, ces manches retroussées jusqu'aux coudes, le cou à l'air, tu te mettais au travail dès sept heures du matin et tu y restais jusqu'à sept heures du soir, où je venais dîner avec toi. Je trouvais quelquefois ton déjeuner intact sur la petite table que le domestique plaçait à côté de ton *établi*. Tu avais oublié d'y toucher, et, tout en dînant, et en dînant bien, des plats qu'il t'arrivait de confectionner toi-même, pour te reposer, tu nous racontais ce que tes personnages avaient fait dans la journée, et tu te réjouissais à la pensée de ce qu'ils allaient faire le lendemain. Et cela durait pendant des mois. Quel beau labeur, et toujours allègre ! " Qu'est-ce que c'est qu'un art ? disait Corot, qui sifflotait sans cesse en peignant, qu'est-ce que c'est qu'un art qui ne rend pas gai ? " Tu pensais comme lui, et plus tu donnais la vie à tes créations, plus elle abondait en toi, semblable à ces grands fleuves qui, alimentés par des sources mystérieuses, se renouvellent d'autant plus qu'ils se répandent et s'élargissent. Ah ! le bon temps ! Nous avions le même âge : tu avais quarante-deux ans, j'en avais vingt. Les joyeux entretiens ! Les doux épanchements ! Mirages du cœur et de la mémoire ! Il me semble que c'était hier."

\* \* \*

Nous cueillons dans le livre que M. Deschanel, du Collège de France, vient d'écrire à la gloire de Lamartine le curieux détail suivant :

Lorsque la Chambre des députés fut envahie, au 24 février 1848, par le peuple en révolution, Lamartine était à la tribune. Tout à coup on entendit retentir des coups de feu dans les couloirs autour de la salle. La porte d'une des galeries publiques de l'étage supérieur est enfoncée et vole en éclats ; une bande armée fait irruption

en criant : " A bas la Chambre ! à bas les corrompus ! " Un de ces hommes, avec un fusil, couche en joue l'orateur à la tribune, qu'il prend pour un des ministres du gouvernement écroulé. Un capitaine qui se tient debout derrière Lamartine, lui dit : " On vous vise. " — " Il vise mal, répond l'orateur sans s'émouvoir, et d'ailleurs s'il me tue, je meurs à mon poste. "

\* \* \*

Un journal ayant demandé à nos principaux artistes laquelle de leurs œuvres ils préféreraient a reçu les réponses suivantes :

De Theuriet :

" Question embarrassante, car un acteur est naturellement enclin à dire de ses œuvres, comme le hibou de La Fontaine :

Mes petits sont mignons,  
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

Pourtant, si j'étais contraint de faire un choix, je répondrais que, parmi mes trop nombreux romans, celui qui me satisfait le mieux est *Sauvageonne*, et celui que j'ai eu le plus de plaisir à écrire : *Amour d'automne*. "

De Pailleron :

" Voulez-vous savoir la vérité vraie ?

Eh bien ! celle de ses pièces qu'un auteur aime le plus, c'est celle qui a réussi le mieux — ce qui ne veut pas dire que ce soit la meilleure. "

De Richepin :

" En toute sincérité, et sans y mettre le moindre mauvais vouloir, il m'est absolument impossible de répondre.

Supposez que votre questionneur ait une douzaine d'enfants et que je lui demande lequel il préfère, que dirait-il ? Rien, très probablement. Je me trouve dans le même cas. "

De Zola :

" Je ne préfère aucune de mes œuvres. Dans chacune, j'aime mieux certaines pages, celles où j'ai dit nettement ce que je voulais dire.

Voilà tout.

Lorsque j'ai terminé un livre et que je l'ai donné au public, il n'existe plus pour moi.

Toute ma passion tombe et j'en commence un autre pour lequel je me passionne, jusqu'à ce qu'il soit aux mains des autres. Il faut que je fasse un effort lorsque je veux me souvenir des romans,

hélas ! trop nombreux, que j'ai écrits. Ce sont comme des tombes de parents et d'amis, autrefois bien chers, sur lesquelles il me serait trop triste d'aller m'attendrir."

\* \* \*

#### LE CHIEN DE SARCEY

M. Francisque Sarcey possède un danois terrible répondant au nom de Drack, auquel il a confié la garde de sa villa de Nanterre.

Malheureusement, Drack ne distingue pas toujours les honnêtes gens des voleurs. C'est un chien aristocrate qui a le bonheur de la blouse. Ce qui fait que dernièrement il a fortement imprimé ses crocs dans le cou d'un inoffensif camionneur, nommé Bourgeois, lequel venait à la nuit close reprendre un fût vide dans la cave de notre distingué confrère.

M. Sarcey n'était pas à Nanterre ce jour-là. Mais son jardinier Babin, qui avait laissé le camionneur pénétrer dans la propriété sans lui crier gare, vient d'être poursuivi pour blessures par imprudence, devant la 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle.

M. Francisque Sarcey, cité comme civilement responsable de son domestique, a plaidé *pro domo sua* avec la rondeur qu'on lui connaît et il a enlevé l'acquittement.

Le tribunal a estimé que le camionneur avait commis lui-même une imprudence en ouvrant la porte sans sonner au préalable, bien qu'une voisine l'eût prévenu qu'il y avait dans le jardin un chien des moins accueillants et toujours lâché dès la tombée de la nuit.

Bourgeois, qui réclamait 1,000 francs de dommages-intérêts, a été débouté de sa demande.

"C'est bien jugé, s'écrie M. Francisque Sarcey en saluant le Tribunal. Et maintenant, ça ne m'empêchera pas de donner 250 francs à ce brave garçon. Qu'il vienne les chercher quand il voudra."

\* \* \*

Aux Etats-Unis, si l'on croit M. Howelles, la réputation d'un livre dépend uniquement des femmes. Ayant plus de loisir que les hommes elles lisent aussi beaucoup plus. En outre, la plupart du temps, elles ont plus d'éducation que les hommes, et leur goût, sinon leur esprit, est plus cultivé. Les hommes se bornent à lire les journaux, mais ce sont les femmes qui lisent les livres. Si elles ne savent pas toujours ce qui est bien, elles savent au moins ce qui

leur plaît, et il est inutile de vouloir discuter leurs sentences, car elles sont sans appel.

\* \* \*

Le peintre Eugène Delacroix était un grand travailleur. Dans ses *Mémoires*, qui vont paraître prochainement, il dit :

Je n'ai pas autant de mérite qu'on pourrait le penser à travailler beaucoup, car c'est la plus grande récréation que je puisse me donner. J'oublie, à mon chevalet, les ennuis et les soucis qui sont le lot de tout le monde. L'essentiel dans ce monde est de combattre l'ennui et le chagrin. Sans doute, parmi les distractions qu'on peut prendre, je pense que celui qui les trouve dans un objet comme la peinture doit y trouver des charmes que ne présenteraient point les amusements ordinaires. Ils consistent surtout dans le souvenir que nous laissent, après le travail, les moments que nous lui avons consacrés. Dans les distractions vulgaires, le souvenir n'en est pas ordinairement la partie la plus agréable ; on en conserve plus souvent du regret et quelquefois pis encore. Travaillez donc le plus que vous pouvez : c'est toute la philosophie et la bonne manière d'arranger sa vie.

Diderot, en peu de mots, avait dit à peu près la même chose : —  
Travaillons, quand cela ne servirait qu'à faire oublier la vie.

C. LEGLANEUR.

---

## PENSÉES ET MAXIMES

---

Des gens passent leur vie à fausser le poids de leurs sentiments ou de leurs épreuves, à exagérer les petites choses, à amoindrir les grandes ; selon leur nature, ils n'emploient, pour tout indifféremment, que les grands compensateurs des métallurgies ou les petites balances des peseurs d'or, chavirant tout le temps sous les charges qu'ils leur imposent.

---

J'ai remarqué que tous les écrivains dépensent surtout beaucoup de talent et d'imagination pour se retenir sur la pente où ils sont fatalement entraînés. C'est ainsi que les tempéraments violents s'arrêteront à une littérature tranquille, et que les timides tenteront toutes les audaces.

---

D'aucuns prétendent qu'il ne saurait y avoir d'amitié entre l'homme et la femme. Il y en a au contraire infiniment, et de très-

enthousiastes, de très profondes et de très pures, avec la grâce en plus... et de tels liens sont d'un ordre à ce point supérieurs, que j'ai vu des hommes se hâter envers certaines femmes d'abandonner la question d'amour, afin d'être ensuite tout à l'amitié.

Quand le ciel et la mer se rejoignent à l'horizon, je vous défie bien de me montrer la ligne qui les sépare.

Ceux-là sont à plaindre dont la mémoire ne retourne pas volontiers vers les amitiés franches d'autrefois, dont la main ne se tend pas vers les mains jadis pressées, qui ne se complaisent pas à ces éternels renouvelés de l'âme qui sont comme le retour toujours délicieux du printemps.

## LA COMÉDIE POLITIQUE

### LE BONHEUR DU PEUPLE

Nombreuse réunion publique dans un quartier populaire de Paris.

PREMIER ORATEUR. — (*Jeune, vigoureux, figure énergique. Il frappe de temps en temps sur le bois de la tribune par un geste puissant. Il a une voix de stentor!*)—... Je le jure, citoyens, et j'espère que vous allez tous répéter ce serment. Oui, jurons que l'année 1893 ne se terminera pas avant que le peuple soit complètement heureux !

DE NOMBREUSES VOIX.—Nous le jurons !

PREMIER ORATEUR.—Voilà des milliers d'années que le peuple est misérable. Ce scandale n'a que trop duré. Le peuple en a assez ! Et s'il n'est pas heureux d'ici à la fin de décembre, dernière limite, malheur à ceux qui auront essayé de l'en empêcher ! (*Cris répétés de : oui, malheur !*) Car enfin, citoyens, je connais le peuple, je vis depuis longtemps au milieu de lui, et, je le proclame à la face des jouisseurs, jamais je n'ai rencontré un homme du peuple qui ne fût pas profondément malheureux. Je regarde cette assemblée : que quelqu'un se lève et ose me démentir ! (*Désignant un ouvrier à la figure réjouie qui se tient au pied de la tribune.*) Tenez, vous, par exemple, qui portez noblement le bourgeron du prolétaire, êtes-vous heureux ?

L'OUVRIER, d'un air satisfait de lui-même.—Il y a des fois.

Vif tumulte qui ne tarde pas à dégénérer en tempête. Quelques banquettes commencent à voltiger çà et là.

PREMIER ORATEUR, apaisant le brouhaha d'un geste de commandement.—Silence ! Silence, tonnerre ! (*A l'ouvrier.*) Ah ! il y a des fois ?

L'OUVRIER.—Il y en a.

CRIS.—Ça n'est pas vrai ! A bas le capitaliste ! A bas l'espion !

L'OUVRIER.—Je suis maçon.

PREMIER ORATEUR.—Laissez, citoyens, laissez. C'est une affaire entre monsieur et moi. Nous allons arranger ça. (*Il descend de la tribune au milieu du silence général.*) Ce ne sera pas long. (*A l'ouvrier.*) Alors, mon garçon, vous prétendez que le peuple n'est pas malheureux et qu'en tout cas, vous, vous ne l'êtes pas ? C'est bien.

Il lui lance un coup de poing entre les deux yeux.

L'OUVRIER, furieux.—Ah ! S... !

Il riposte par un coup de pied bas.

PREMIER ORATEUR, aux spectateurs.—N'ayez pas peur, je suis de première force à la boxe et à la savate. (*Attention générale. Quelques bravos seulement aux coups bien portés.*) Ah ! tu n'es pas malheureux ? (*Enorme coup de poing au sternum. L'ouvrier chancelle.*) Nous allons bien voir !

L'ouvrier est visiblement moins fort que l'orateur. Il reçoit la plupart des coups.

CRIS DE LA FOULE.—Tapez ! Tapez !

L'ouvrier se défend tant bien que mal.

PREMIER ORATEUR.—Es-tu toujours aussi heureux maintenant ? (*Il poche l'œil de l'adversaire.*) Y a-t-il toujours des fois où tu es gai ? (*Vigoureux coup au défaut de l'épaule.*) Eh ! eh ! vieux rigolo ! on veut faire le malin ! (*Il lui envoie un terrible coup sur la mâchoire.*) On veut combattre les théories de Bibi. (*Coup de pied sur le tibia.*) On veut faire plaisir au bourgeois en lui disant que le peuple n'est pas si misérable ! (*Série de coups de poing en pleine figure. L'ouvrier tombe, tout en sang.*) Là ! J'espère que tu ne vas plus nous humilier avec ton bonheur !

Applaudissements frénétiques.

L'OUVRIER.—A boire ! De l'eau !

PREMIER ORATEUR, compatissant. — Pauvre vieux ! on va te

soigner. Vois-tu, tu as eu tort de dire que tu étais heureux. Ça t'a fichu la guigne. Tu l'avoues, hein, à présent, que tu ne l'es pas, heureux ? Tu l'avoues ?

L'OUVRIER.—Oh ! oui.

On l'emporte à la pharmacie voisine.

PREMIER ORATEUR, remontant à la tribune. — Justice est faite ! (*Acclamations.*) Ainsi seront traités tous ceux qui élèveront un doute sur les misères et les douleurs du peuple ! J'ai terminé mon discours, citoyens. Je m'en vais maintenant dans une autre réunion publique porter la bonne parole. Ah ! j'oubliais un détail : je me présente comme candidat aux élections législatives dans votre arrondissement.

Acclamations prolongées.

LE PRÉSIDENT.—Je mets aux voix la candidature de l'orateur.

La candidature est adoptée à l'unanimité.

UNE VOIX.—Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.—Qui êtes-vous ?

LA VOIX.—Je suis également candidat et je désirerais m'expliquer à la tribune.

Cris de : oh ! oh !

LE PREMIER ORATEUR, brandissant un gourdin.—Un concurrent ! Nous allons bien rire !

LE CANDIDAT, montant à la tribune. — Je reconnais le mérite du gourdin de mon honorable concurrent. Mais... (*Il tire un revolver de sa poche.*) j'ai à tout hasard apporté cet objet qui rendra la discussion plus égale. (*Il vise l'orateur qui se calme immédiatement.*) Cependant, si l'éminent orateur qui m'a précédé à cette tribune consent à mettre son gourdin de côté, je rentrerai mon revolver et nous pourrons alors débattre les intérêts du peuple avec la liberté d'esprit qui convient à la grandeur du suffrage universel.

Vive approbation.

LE PRÉSIDENT.—Je félicite l'orateur de sa modération.

LE PREMIER ORATEUR.—J'accepte avec joie un débat contradictoire. Nous voulons tous deux le bonheur du peuple ; expliquons-nous loyalement.

LE CANDIDAT, galant.—Commencez donc.

Il descend de la tribune.

LE PREMIER ORATEUR.—Citoyens, électeurs et chers compatriotes,



je n'étonnerai personne en affirmant que ce qui manque le plus au prolétaire, à l'ouvrier, c'est un capital. Le capital, citoyens, est entre les mains des capitalistes ; voilà la plaie de notre époque et la honte de notre société. (*Assentiment.*) Enlevez le capital des mains des capitalistes, remettez-le dans celles de l'ouvrier, vous avez une société transformée et rajeunie. (*Bravos répétés.*) Je propose donc que chaque prolétaire reçoive à l'âge de dix-huit ans, cinq mille francs. Que ceux qui veulent cinq mille francs, lèvent la main !

UNE VOIX.—Les donne-t-on tout de suite ?

LE PREMIER ORATEUR.—Je m'engage à les faire distribuer immédiatement après les élections.

Emotion dans l'assemblée. Bruits divers. Exclamations : Hum ! Est-ce bien sûr ! On ne sait jamais ! Tout ça, c'est peut-être des blagues !

LE CANDIDAT, voyant l'assemblée houleuse. — Cinq mille francs ! que voulez vous qu'on fasse avec cinq mille francs ? (*Cris c'e : c'est vrai ! c'est vrai !*) Ce n'est pas assez ! Je propose que tous les ouvriers reçoivent dix mille francs !

Bravos prolongés.

LE PREMIER ORATEUR. — Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, j'en offre quinze mille !

LE CANDIDAT, défilant son concurrent du regard. — Vous ne m'épaterez pas. Vingt mille !

Acclamations.

LE PREMIER ORATEUR. — Vous ne m'épaterez pas non plus ! Vingt-cinq mille, et je demande en outre que tous les ouvriers soient exemptés d'impôts et reçoivent une bouteille de vin par jour.

LE CANDIDAT. — Et moi, que non seulement ils soient exemptés d'impôts, mais qu'ils aient chacun une petite villa au bord de la mer, pour y passer la belle saison ! Il est honteux que les capitalistes seuls aient des villas au bord de la mer. . . Et je ne reculerai devant rien pour faire le bonheur du peuple !

Tumulte. L'assemblée commence à murmurer.

PLUSIEURS VOIX.—C'est facile à dire ! Pour ce que ça vous coûte !

LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix les importantes motions des deux candidats.

En ce moment la salle est envahie par une bande d'anarchistes qui entrent en poussant des cris effroyables.

LE CHEF DES ANARCHISTES. — Ces gens-là se moquent de vous,

citoyens, en voulant faire votre bonheur. Il n'y a qu'un moyen de faire le bonheur du peuple, il n'y en a pas deux. (*Il sort de dessous son vêtement une marmite pleine de dynamite et la dépose au pied de la tribune.*) Ce moyen, le voici ! Dans dix secondes, vous allez être tous heureux ! Moi, je m'en vais.

Il s'esquive prestement.

LE PRÉSIDENT, épouvanté. — La séance est levée !

Panique indescriptible. A ce moment, l'explosion retentit, la marmite éclate réduisant tout en poussière. Les murs et la salle s'écroulent. Hurlements des blessés. Bruit infernal.

UN ANARCHISTE. — Tout pour le peuple !

Il est écharpé.

LE PRÉSIDENT, expirant. — La séance est levée !

LE CANDIDAT. — J'offre cent mille francs !

Il est jeté au plafond et meurt écrabouillé. Silence général. Quinze cents à deux mille victimes. Arrivée des reporters et de la police. Commentaires.

ALFRED CAPUS.

---

## DESSOUS DE LA VIE PARISIENNE

---

### L'ANSE DU PANIER

Imaginez une petite réunion d'intimes, gens de la petite finance et artistes mêlés, ce qui donne à entendre que la scène se passe dans un public d'élite. En effet, le thé qu'il faut boire dans d'adorables petites tasses en porcelaine du Japon, est servi dans un hôtel en style très moderne, boulevard Malesherbes, aux environs du parc Monceau. Par les fenêtres entr'ouvertes arrivent les senteurs des arbres de Judée et des faux ébéniers. Le vent du soir secoue aussi les senteurs qui partent des corbeilles de fleurs : roses, résédas, œillets et violettes. Tous les parfums d'Europe qui valent l'ylgam yglam de l'Asie. On verse la liqueur chinoise, le vrai thé ; c'est bouillant, doux comme du miel, et agréablement sucré.

—Voulez-vous du lait ? du rhum de la Jamaïque, ou une goutte de kirsch-wasser de la forêt Noire ?

—Non. Je préfère un sujet de conversation qui nous permette de nous chamailler.

Chose curieuse, c'est une très jolie petite dame blonde qui tient ce langage un peu incongru. Et la même de s'écrier :

—Figurez-vous qu'avant de venir ici, ce soir, j'ai lu une page de Sterne qui m'a fort scandalisée. L'humoriste à qui l'on doit le *Voyage sentimental*, parle là-dedans des domestiques. Savez-vous ce qu'il ose dire, sans broncher? Ceci, en propres termes: "Pour être bien servi, il faut se laisser voler." Eh bien, que pensez-vous de ça, mesdames et messieurs?

UN AGENT DE CHANGE.—Sterne a tort, madame.

UN PEINTRE D'HISTOIRE.—Madame, Sterne a évidemment raison.

Là-dessus brouhaha, polémique, chamaillerie, gros mots, épigrammes, déclamation; bref, tout le tremblement de la conversation parisienne telle qu'on la pratique sur cette fin de siècle.

—Il a tort, madame, répond l'homme de finance, car, enfin, une maison où il est de principe qu'on peut voler à condition de bien servir, est une maison livrée au pillage. Il est évident qu'elle sera ruinée tôt ou tard. Les maîtres y seront condamnés dans l'avenir à la besace, fussent-ils aussi pourvus d'or que le sont les barons de Rothschild.

—Je soutiens que Sterne a raison, réplique le peintre, car, enfin, si vous vous mettez à surveiller de près et sans cesse vos domestiques, vous courez au-devant de mille et un inconvénients, qui sont cent fois plus coûteux que la perte de quelques pièces de menue monnaie. Voyez-vous la peine que vous prenez, les soucis que vous vous donnez, les nuits blanches que vous êtes exposé à passer! Eh! mon cher, vous n'aurez pas un moment de repos! A toute minute, vous vous dites: "Est-ce qu'on m'apporte bien le poids de l'objet acheté? Est-ce que la cuisinière chargée des achats ne s'entend pas avec les fournisseurs? Est-ce que Baptiste, mon sommelier, ne boit pas mon vin de Beaune première, quand il va à la cave?" Et une jeune femme, élégante et enjouée, n'y perd-elle pas le plus précieux de sa belle humeur?

"Bérénice, ma femme de chambre, est une effrontée coquine. Elle m'a déjà chipé trois paires de bas de soie. Mes mouchoirs de dentelle deviennent rares. Vous verrez qu'elle s'arrangera pour user très vite mes deux dernières robes, pour que je sois obligée de lui en faire cadeau. Ah! cette Bérénice me fera blanchir les cheveux avant l'âge!"

L'AGENT DE CHANGE.—Eh bien, à votre gré, il faut se laisser mettre nu comme un petit saint Jean et ne rien dire?

LE PEINTRE.—Dites ou ne dites pas, surveillez ou fermez les

yeux, d'abord ça ne fait absolument rien : vous serez volé tout de même. Seulement, si vous y consentez, vous le serez peut-être moins, et ce qu'il y a de sûr, c'est que vous serez mieux servi : "Ah ! le bon maître ! Ah ! la charmante maîtresse ! Jamais une plainte ! Pas un mot plus haut que l'autre !" Et ils seront aux petits soins, c'est moi qui vous le dis. On vous citera dans tout le quartier, et votre maison aussi : "Ah ! dame, ce n'est pas une baraque où il n'est pas permis de faire son beurre, celle-là." Et elle ne sera pas à l'index. Conclusion : Sterne a raison quand il dit : "Pour être bien servi, il faut se laisser voler."

MAXIME PARR.

---

## ÇA ET LA

---

D'après le dernier recensement à Londres, la capitale de l'Angleterre compte à l'heure qu'il est 5,633,332 habitants, c'est-à-dire presque autant que la Belgique tout entière. — Londres est plus peuplé que la Suède (4,800,000), que le Portugal (4,500,000), que la Suisse (3,000,000), la Bulgarie (3,000,000), la Saxe (3,200,000), le Danemark (2,200,000), la Grèce (2,000,000), et la Norvège (2,000,000). — De plus, Londres a deux fois plus d'habitants que le Canada, qui est grand comme l'Europe tout entière, et un million d'habitants de plus que l'Australie !

Quelle éloquence que l'éloquence de. chiffres !

\* \* \*

Mme de Prie, dirigée par son père, un traitant, nommé, je crois, Pléneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut l'ordre d'aller apaiser le tumulte ; et leur chef, M. d'Avejan, avait dans ses instructions de tirer sur la canaille : c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens ; et voici comment il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie ; et avant de dire : "Tirez", il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau et de l'autre l'ordre de la cour : "Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille. Je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu." Tout s'enfuit et disparut.

\* \* \*

Dans un des derniers numéros du *Figaro*, M. Alexandre Dumas fait le procès des jeunes filles qui ont la prétention de trouver un mari, sans avoir à offrir à celui-ci autre chose qu'elles-mêmes, leur bonne santé, leur bon caractère, leurs excellentes qualités ménagères et une petite dot. Cela ne suffit plus, paraît-il. A toutes ces choses estimables, il faut joindre une profession, mais non une profession pour rire, un bel et bon métier qui permette au ménage d'aller mieux et plus longtemps.

L'auteur de cette réponse "à une jeune fille à marier" oublie peut-être un peu volontairement qu'avec une profession lucrative et tant de bonnes qualités, une jeune fille quelque peu réfléchie et observatrice ne fera plus grand cas des joies du mariage. La perspective des enfants à élever pendant plusieurs années, d'un petit ménage à diriger, du raccommodage du linge et d'un mari peut-être grognon ou misanthrope, n'est pas faite pour la séduire beaucoup. Et je ne sais si le travail universel des femmes n'est pas le coup le plus direct porté à la perpétuité de la famille légale, telle que nous la concevons.

\* \* \*

La foire du monde a fermé ses portes le 30 octobre. Si ses organisateurs n'ont pas obtenu tout à fait le résultat qu'ils attendaient, à savoir de supplanter New-York comme centre commercial, ils n'en ont pas moins remporté, au point de vue "exposition", un notable succès. On s'était trop hâté de parler de *four* et de *four noir*. "La réussite a été telle, dit le *Journal des Débats*, qu'on ne pouvait ambitionner ni obtenir davantage. Pendant les 179 jours d'ouverture, les entrées payantes ont atteint le chiffre prodigieux, pour une ville aux confins de la civilisation, de 21.477.212; avec les entrées gratuites, on arrive à 27.529.000 visiteurs, alors que pendant les 180 jours qu'a duré l'exposition du Champ-de-Mars en 1889, on atteignait à Paris le chiffre de 28.200.000. Il convient de noter qu'en 1889 le prix des billets est parfois tombé à 0 fr. 55, tandis qu'à Chicago il est resté fixe à 2 fr. 50. Financièrement parlant l'Exposition colombienne a donc fait sur les visiteurs 50 millions de francs de recettes, ce qui est le plus gros chiffre qui ait jamais été atteint à aucune Exposition, depuis les Jeux isthmiques d'Olympie jusqu'aux fêtes internationales les plus récentes,

NEMO.

## MOTS POUR RIRE

---

Au ministère :

—M. X. . ., s'il vous plaît ?

—Au fond du corridor, à gauche, le deuxième bureau. Monsieur le reconnaîtra facilement. *C'est celui qui n'est pas officier d'académie.*

---

Sur le trottoir du boulevard, à l'heure de la presse, deux passants se bousculent :

—Faites-donc attention, idiot !

—Comment ! Vous ne pouviez donc pas remarquer que je ne faisais pas attention, espèce d'imbécile !

---

Un visiteur, au fils de la maison :

—Eh bien ! mon petit-ami, as-tu obtenu beaucoup de prix, cette année ?

—Oh ! oui, monsieur. J'en ai eu quatre.

—Et lesquels ?

—D'abord ? le premier prix de mémoire.

—Et ensuite ?

—Ensuite . . . Je ne me rappelle plus !

---

## NOTICE

---

Subscribers and advertisers are requested to send money by either post-office orders, registered letters or express-orders, never by checks.

**J. MARIEN**

Ladies & Gentlemen'

**HAIR DRESSER**

Hair Goods, Perfumery and Toilet  
Requisites of all descriptions.

SPECIALTY : Ladies' Hair Dressing and Shampooing.

Bell Telephone 4779

2300 & 2302 St. Catherine St.

**MONTREAL**

**JEANNETTE, PA.**

**HOTEL COLOMBE**

Café Français

L. A. ESCHALLIER, - Propriétaire

**LITERARY and COMMERCIAL  
TRANSLATIONS.**

Address, LOUIS TESSON,

29 Mansfield St., Montreal.

# Le Maître de Français

MONTHLY REVIEW

Published by *LOUIS TESSON & CO.*

Head Office: - - - 2269 St. Catherine Street, Montreal

## BRANCH OFFICES

### CANADA

OTTAWA.—MM. FLEURY & FICHOT (The School of Languages), 138 Wellington St.

TORONTO.—Mr. JOHN P. McKENNA, 80 Yonge Street.

### UNITED STATES

BOSTON.—M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

CHICAGO.—MM. A. R. McCLURG & Co., Madison and Wabash Streets.

NEW YORK.—M. F. BERGER (Académie Française des Etats-Unis), 853 Broadway.

WASHINGTON.—J. D. GAILLARD, corner F. and 9th Streets.

### TERMS OF SUBSCRIPTION:

ONE YEAR . . . . .	\$2.00
SIX MONTHS . . . . .	1.25

Les abonnés du MAITRE FRANÇAIS ont le privilège de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plaît, moyennant QUINZE CENTS en timbres-poste par correspondance.

---

## SCHOOL FOR BOYS

429 SOUTH SALINA ST.

SYRACUSE, - N. Y.

Scholars prepared for best Colleges and Scientific Schools. Only a limited number accepted, and careful attention given to the individual needs of each.

**CHAS. C. SHERMAN, B.A., (YALE),**

PRINCIPAL.

---

## LE SAMEDI

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

*Publication Littéraire, Humoristique, Scientifique et Sociale.*

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: - LIONEL DANSEREAU

Abonnement: Un An, \$2.50; Six Mois, \$1.25 (strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. DANSEREAU, BELLEAU & CIE, No 516 RUE CRAIG, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI", MONTRÉAL.

# Hamilton Ladies' College

## AND CONSERVATORY OF MUSIC

... Established 1860 ...

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 450 graduates.

THE CONSERVATORY OF MUSIC teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required.

It prepares for the degree of Bachelor.

THE ART DEPARTMENT furnishes splendid advantages: Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.


The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

*For Catalogue and Terms, address the Principal*

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.

---



All Sensible People

Travel by the

Canadian Pacific Railway





# GRAND TRUNK REFRESHMENT ROOMS

... BONAVENTURE STATION ...

MONTREAL

The most Elegant Railway Refreshment Rooms on the Continent

**ELECTRIC FANS**

Meals Served at All Hours at Reasonable Rates

☞ **CUISINE UNEXCELLED** ☞

H. L. McGUIRE, - - - *Lessee and Manager*

WHAT IS THE MATTER?

**TOOTH-ACHE!**

STOP-IT!! HOW???

—USE—

**STOP-IT!**

*The Great TOOTH-ACHE Remedy*

Sold everywhere, 15c. a bottle.

**WALLACE DAWSON**

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS?

**LE MAL DE DENTS!**

Arrêtez-le!! Comment???

EMPLOYEZ LE

**STOP-IT!**

*Le Grand Remède du Mal de Dents*

En vente partout, à 15c. la bouteille.

**WALLACE DAWSON**

169 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.



Established since over 40 years.

**CHARLES LAVALLÉE**

Successor to A. LAVALLÉE

**35 St. Lambert Hill, Montreal**

**MUSICAL INSTRUMENTS ALWAYS ON HAND**

An assortment of the best BRASS and STRINGED INSTRUMENTS from the best European makers. Also, VIOLIN, VIOLA, VIOLONCELLO, GUITAR, BANJO, STRINGS of superior quality. Repairs of every description.

*Specialty*: Repairing of Violins and Harps.

Artist and Ladies' Violins made to order.

IT PAYS TO ATTEND THE BEST!

---

CENTRAL  
BUSINESS COLLEGE

CORNER YONGE AND GERRARD STREETS, TORONTO

Is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada ; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means a failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranteeing situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our College, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES. Students admitted at any time.

Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals.

---

M<sup>me</sup> DEMONGEOT,  
721 11th Street, N. W.  
WASHINGTON.

---

M<sup>ME</sup> DEMONGEOT'S LADIES' INVISIBLE WIGS,  
GENTS' FINE WIGS,  
HAIR DRESSING, CUTTING AND SHAMPOOING,  
DEMONGEOT'S HYGIENIC HAIR DRYER.

---

In this Establishment will be found always the best quality of goods in HAIR and PERFUMERY LINES, such as Waves, Curls, Braids, Frizzes, Half Wigs, Puffs and Rolls, etc. Demongeot's Ambrosial Hair Tonic, Eau de Quinine, Eau Sedative, Brilliantino and For Oxide of Hydrogen for Blonding and Bleaching the Hair and Instantaneous Hair Dye. None but the very best material used for its manufacture.

Demongeot's Patent Braid Mounter, Weaving Apparatus and Hair Rooting Machine, for sale to the trade, and sent to every State.

*Free Consultation for the Disease of the Hair and Scalp.*

THE

# Livingston Park Seminary

ROCHESTER, N. Y.

FOUNDED IN 1858

---

BOARDING AND DAY SCHOOL

FOR YOUNG LADIES AND CHILDREN

---

Special attention given to Music and  
the Modern Languages

---

*Young : Ladies : fitted : for : College*

---

For Circulars and terms, apply to

MISS G. C. STONE,

Principal

School re-opens, September 20th, 1893

The Highest Standard of Excellence in Point of  
Flavor, Nutrition and Digestibility

Has been attained by

## JOHNSTON'S FLUID BEEF

*The public have a positive guarantee that they are getting the best possible form of concentrated nourishment.*

**REFUSE ALL SUBSTITUTES.**

# CAFÉ DE L'ARCADE

Maison Française de Premier Ordre

2336 RUE STE-CATHERINE

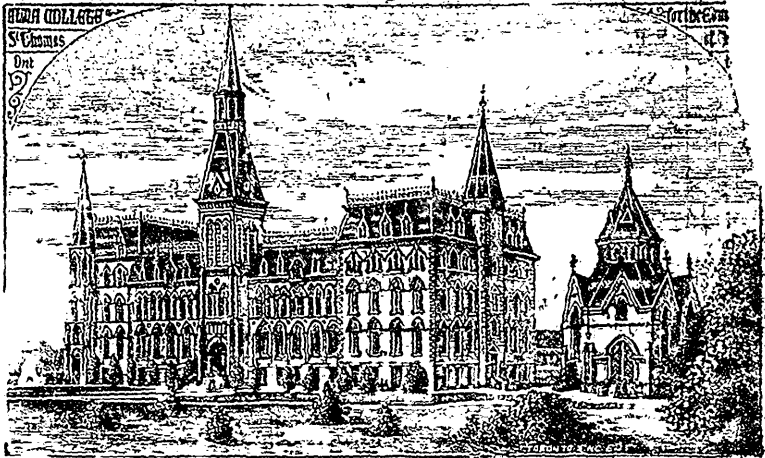
**MONTREAL, CAN.**

DEJUNER de 7.30 h. à 10 h.      DINNER de midi à 2 h.

SOUPE de 5.30 à 8 h.

SALLE PARTICULIÈRE POUR DAMES

**PRIX MODÉRÉS**



**ALMA** THE LEADING  
CANADIAN COLLEGE  
FOR YOUNG WOMEN

Faculty of 20 University Graduates  
and Certificated Teachers.

Graduating Courses in Literature,  
Languages, Music, Fine Arts, Elo-  
cution, Commercial Science.

*RATES LOW.*

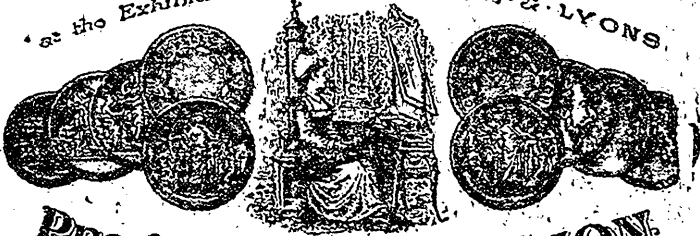
Attendance 200 from all parts of  
America.

For 60 pp. illustrated catalogue write Principal **AUSTIN A. M.**  
**SAINT THOMAS, ONT.**

**HAIR-DRESSING ESTABLISHMENT.**

3 PATENTS. 5 PRIZE MEDALS

at the Exhibitions of PARIS, VIENNA & LYONS



**PROFESSOR J. ROCHON**

912 14th Street, N.W. Branch 716 11th St. N.W.  
**WASHINGTON D.C.**

MADE IN FRANCE

Imprimé par Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig, Montréal.

